



HAL
open science

Le bricolage et l’herméneutique comme principes méthodologiques dans l’enquête en sciences sociales

Benoît Feildel

► **To cite this version:**

Benoît Feildel. Le bricolage et l’herméneutique comme principes méthodologiques dans l’enquête en sciences sociales. ESO Travaux et Documents, 2016, 41, pp.89-99. <halshs-01409619>

HAL Id: halshs-01409619

<https://shs.hal.science/halshs-01409619v1>

Submitted on 7 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Benoît Feidel

ESO RENNES - UMR 6590
CNRS - UNIVERSITÉ RENNES 2

INTRODUCTION : UNE RECHERCHE SUR LA DIMENSION AFFECTIVE DU RAPPORT À L'ESPACE

A travers cette contribution, nous souhaitons montrer les vertus méthodologiques de deux principes, et de leur composition, dans le cadre des démarches d'enquête en sciences sociales. Le premier, en référence à la technique du bricolage, nous permettra de souligner l'intérêt du tâtonnement et de la non-subordination systématique des fins sur les moyens dans le cadre de la construction des protocoles d'enquête en sciences sociales (Joas, 2001). Le second, inspiré de la méthode herméneutique, nous amènera à défendre l'idée que l'espace assertorique des sciences sociales peut être utilement balisé grâce à l'implication des enquêtés dans l'interprétation du monde social. Afin d'illustrer notre propos, nous procéderons par un retour réflexif en revenant sur la construction et la mise en œuvre de différents protocoles d'enquête ayant pour objectif commun de comprendre et d'interpréter les relations affectives des habitants à leurs espaces de vie. La description fine de ces démarches d'enquête, couplant des techniques discursives et des épreuves herméneutiques sur support cartographique, ainsi que la présentation des résultats qu'elles ont produits, nous permettrons de souligner la pertinence du bricolage et de l'herméneutique, envisagés d'un point de vue méthodologique.

La mise à l'épreuve de ces principes méthodologiques s'inscrit dans un contexte particulier, celui d'une recherche sur la dimension affective du rapport des individus et des sociétés à leurs espaces de vie (Feidel, 2004, 2010, 2016). Dans le cadre de ces travaux, nous cherchons à identifier les mécanismes et à évaluer l'influence des phénomènes qui font que des individus ou des groupes d'individus se sentent liés affectivement à leurs espaces de vie, à certains types d'espaces en particulier, et en viennent à éprouver, selon les situations, toute une gamme d'affects en lien

avec leur environnement spatial. Dimension long-temps sous-estimée, du fait de l'hégémonie des modèles d'action fondés sur le principe de rationalité, nous nous intéressons à l'affectivité, à la façon dont elle trame l'ensemble des liens sociaux et spatiaux, des représentations et des pratiques de l'espace.

Ce travail de recherche s'articule autour de deux principaux axes. Le premier, l'étude de l'agencement spatial des sociétés, s'est d'abord imposé comme une entrée indispensable pour comprendre la construction des rapports individuels et collectifs à l'espace, sur le versant affectif en particulier, et l'influence que pouvait avoir cette dimension encore relativement peu prise en compte dans la structuration des modes d'habiter. Ce premier axe s'attache à prolonger les prémices géographiques, issues du courant humaniste d'inspiration phénoménologique, qui ont contribué à la reconnaissance de la qualité sensible de l'expérience spatiale (Kaufmann, 1987) et la résonance affective de la relation qui se noue entre l'Homme et son environnement (Dardel, 1952; Tuan, 1974; Frémont, 1976).

En éclairant la façon dont ces dimensions vont finalement participer à la construction des représentations et au déploiement des pratiques spatiales, nous avons souhaité, dans un second temps, explorer l'influence que pouvait avoir ce lien d'ordre affectif sur la logique et la conduite des processus visant la transformation intentionnelle des espaces habités (Devisme, 2003), autrement dit sur le projet d'aménagement. Ce deuxième axe, s'intéresse aux systèmes d'actions complexes impliqués dans les processus de production de l'urbain et à la part des émotions dans la structuration de l'action collective sur l'espace.

C'est donc pour comprendre plus précisément comment les affects participent de la relation des individus à leur environnement spatial, et les multiples implications d'ordre matériel et idéal de ce « rapport

affectif à l'espace » (Feildel, 2010) que nous avons construit et mis en œuvre plusieurs enquêtes reposant sur des dispositifs hybrides, couplant des approches géographique et biographique.

I- ATTEINDRE LES AFFECTS : UN ENJEU MÉTHODOLOGIQUE ET ÉPISTÉMOLOGIQUE

La sphère de l'affectivité

Réussir à saisir les affects, les émotions, les sentiments, représente non seulement un défi méthodologique mais aussi épistémologique. Pour qui s'intéresse à l'affectivité, les différentes voies d'approches de l'ensemble de ces phénomènes représentent autant de postures et de choix épistémologiques, mettant en tension les conceptions naturaliste et constructiviste, les approches déterministe et pragmatiste, et ouvrant sur différents programmes de recherche (Bernard, 2015).

Pour notre part, nous avons abandonné dès le départ la volonté de distinguer ce qui relèverait spécifiquement de la sensation ou de l'émotion, comme états assez vifs, réflexes et pré-conscients, de ce qui relèverait davantage de la passion ou du sentiment, comme états plus proches de la conscience (Livet, 2002). Ce faisant, nous avons opté pour une certaine compréhension de l'affectivité, rejetant la réduction qui assimile l'indice de sa manifestation au phénomène en lui-même. Nous nous sommes éloignés de conceptions encore aujourd'hui dominantes, héritées des courants positivistes notamment en psychologie, qui postulent le caractère naturel, stable et indifférent à tous référents exogènes, des émotions et plus généralement de l'ensemble des phénomènes de l'affectivité. Nous avons choisi de regrouper la diversité de ces manifestations au sein d'une catégorie plus englobante que nous avons appelée « sphère de l'affectivité » (Feildel, 2010). Par là même, nous avons souhaité rompre avec la tradition qui veut que l'on établisse une frontière hermétique entre les domaines du rationnel et de l'émotionnel, du cognitif et de l'affectif. Tout en nous focalisant sur les manifestations affectives, ce qui nous touche, nous ne nous sommes pas pour autant limités à la dimension purement

physiologique du phénomène, et avons inclus plus largement l'ensemble des rapports aux valeurs, aux normes, aux représentations.

L'affectivité a donc été envisagée dans le cadre de ce travail comme la face objective des différents éprouvés individuels, considérant que ces derniers ne relèvent pas uniquement de l'intime, mais intègrent aussi un ensemble de significations sociales. Autrement dit, nous avons intégré le fait que l'affectivité est toujours l'émanation d'un milieu humain donné et d'un univers social dans lequel elle prend place. C'est donc à partir de cette définition et de cette compréhension de l'affectivité que nous avons pu envisager atteindre et donc mieux comprendre la dimension affective du rapport à l'espace, sans considérer a priori que celle-ci était extérieure au domaine de la cognition ou seulement le produit d'une pure intériorité (Laflamme, 1995 ; Girard et al., 2006).

Les récits : mise en intrigue de la relation à l'espace

Dans le cadre de nos enquêtes¹ nous avons privilégié la parole pour atteindre les affects et surmonter la difficulté d'accès à des phénomènes ne se laissant pas facilement capter. Nous avons délaissé à la fois la couche ostensible des affects, celle potentiellement observable à partir d'indices physiologiques et comportementaux, et la couche inconsciente, celle mettant en jeu des états difficilement verbalisables car non perçus par le sujet, pour nous concentrer volontairement sur les affects plus ou moins conscientisés par le sujet (Cahour, 2006). Le principe de notre méthode a été d'amener les individus à verbaliser leurs vécus affectifs, ceci afin de comprendre cette affectivité telle

1- Les enquêtes sur lesquelles s'appuie ce travail ont été réalisées dans le cadre d'un programme de recherche financé par l'ANR (EhEA, 2008) et d'une recherche doctorale (Feildel, 2010). Ces enquêtes ont permis d'interroger 32 individus, habitants et professionnels de l'aménagement, sur leur rapport à l'espace dans le cadre de processus de transformation spatiale. Elles se sont échelonnées sur deux années, entre 2006 et 2008 et ont été réalisées dans l'agglomération tourangelle (Indre-et-Loire) sur deux quartiers, le quartier des Deux-Lions à Tours, Zone d'Aménagement Concerté en voie d'achèvement et le quartier Rolland-Pilain à Chambray-Lès-Tours, espace en cours d'aménagement sous la forme d'un Programme d'Aménagement d'Ensemble. Pour plus de détails sur la composition de l'échantillon enquêté et les principes à la base de sa construction, ainsi que sur les contextes de transformation spatiale dans lesquels sont intervenues ces enquêtes, nous invitons le lecteur à consulter Feildel (2010).

qu'elle était vécue par l'individu mais aussi la façon dont elle s'insérait dans un tissu de significations influant sur sa manifestation et son expression.

Nous nous sommes donc bornés à appliquer un principe simple, en demandant aux individus de procéder à des récits. Selon les cas et les contextes d'enquête, ces récits avaient pour cadre temporel tantôt la biographie complète des individus tantôt leur expérience de vie restreinte à la durée d'un projet d'aménagement, et pour contexte spatial soit l'ensemble des lieux qu'ils étaient en mesure de se remémorer soit ceux plus directement concernés par le processus de transformation spatiale. Plus généralement, ce qui nous intéressait dans la mise en œuvre de la technique du récit – par ailleurs bien connue des sociologues (Bourdieu, 1993) et des géographes (Morel-Brochet, 2006) – c'est son essence temporelle, avec un début, un milieu et une fin, et l'articulation causale – la « mise en intrigue » (Ricoeur, 1983) – que l'individu produit pour expliquer l'arrangement subjectif, selon une logique qui lui est donc propre, des dimensions de son action. Nous avons donc procédé à ces récits en vue de capter les cours d'action de façon située dans l'espace et dans le temps, et dans le but de faciliter l'accès au sens vécu des activités, aux représentations que l'individu se fait des raisons, des causes, des émotions, qui l'ont conduit à réagir et à agir de la sorte dans une situation donnée.

Cette technique des récits a été appliquée à divers espaces, dont certains faisaient l'objet d'un projet d'aménagement, et réalisée aussi bien auprès d'habitants que de riverains ou d'acteurs impliqués dans la conception et la mise en œuvre des transformations de l'espace. Décliné sous la forme de « récits de projet », ce dispositif nous a permis, dans le cadre de l'étude des projets urbains, de retracer la logique de production des espaces, le rôle des affects dans la conduite de l'action et la sensibilité des habitants aux transformations de leur environnement. Appliqué de façon beaucoup plus large, auprès d'habitants qui n'étaient pas directement concernés par un processus de transformation de leur espace de vie, le dispositif prenait la forme d'un « récit de vie spatialisé », dont l'objectif était plus prosaïquement de sonder et de mieux

comprendre les mécanismes impliquant la dimension affective dans la construction du rapport à l'espace à l'échelle biographique.

Cela étant, nos enquêtes ne se sont pas limitées à la seule collecte de ces récits. De la mise en intrigue des situations de projet et des trajectoires spatiales, nous avons pu tirer un avantage directement lié à leurs caractéristiques, celui de pouvoir cartographier l'ensemble des lieux et des liens évoqués par les enquêtés en fil de leur narration. Par l'intermédiaire d'un outil informatisé, un Système d'Information Biographique (EhEA, 2008), nous avons alors procédé à une représentation cartographique des discours délivrés par les habitants. Puis nous avons proposé, sur la base de ce document cartographique, d'effectuer un entretien de réactivation et d'approfondissement avec l'enquêté (Hoyaux, 2006), lui proposant de réagir sur sa propre carte. Initialement mise en place à titre exploratoire, cette deuxième étape de notre protocole d'enquête s'est révélée particulièrement efficace pour dépasser l'aspect lissé du récit de vie (Bourdieu, 1986; Martouzet et al., 2010) et ouvrir le discours de l'enquêté sur le champ plus vaste des dimensions affectives de l'expérience spatiale. Constatant l'efficacité de la méthode, nous avons décidé de la systématiser en pratiquant ce que nous avons dès lors identifié comme une épreuve d'« herméneutique cartographique » (Feidel, 2010, 2012). Ce faisant, nous avons tendu à dépasser l'usage traditionnel de la carte, ou plus exactement son usage dominant aujourd'hui, celui d'un support de repérage, de localisation, d'illustration, de description, par la représentation sur la base d'un référentiel géographique de dynamiques socio-spatiales. En procédant à ces épreuves d'herméneutique cartographique, nous avons utilisé la carte pour sa fonction première, c'est-à-dire avant tout comme un langage symbolique, un support non-textuel qui sert un enjeu à la fois didactique et dialogique, visant à instruire, et ainsi à mettre en relation, une réalité et sa figuration codifiée.

L'herméneutique cartographique

L'outil cartographique s'est finalement révélé particulièrement adapté dans notre recherche. Grâce à la prise de conscience du vécu géographique et à sa réactivation sous une forme différente de celle délivrée en

Figure 1 : Carte du récit de vie spatialisé de N1 ; support de l'herméneutique cartographique

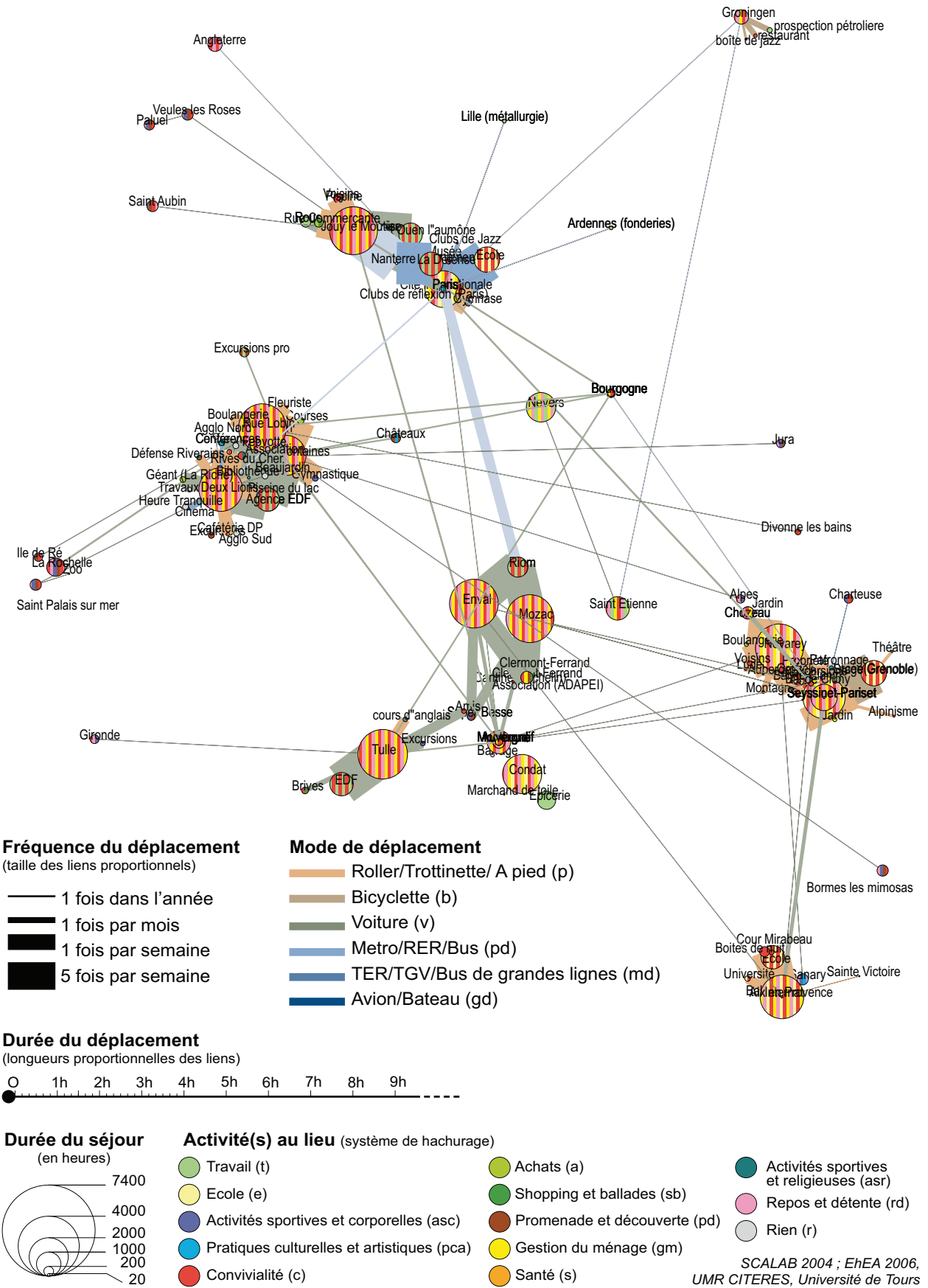
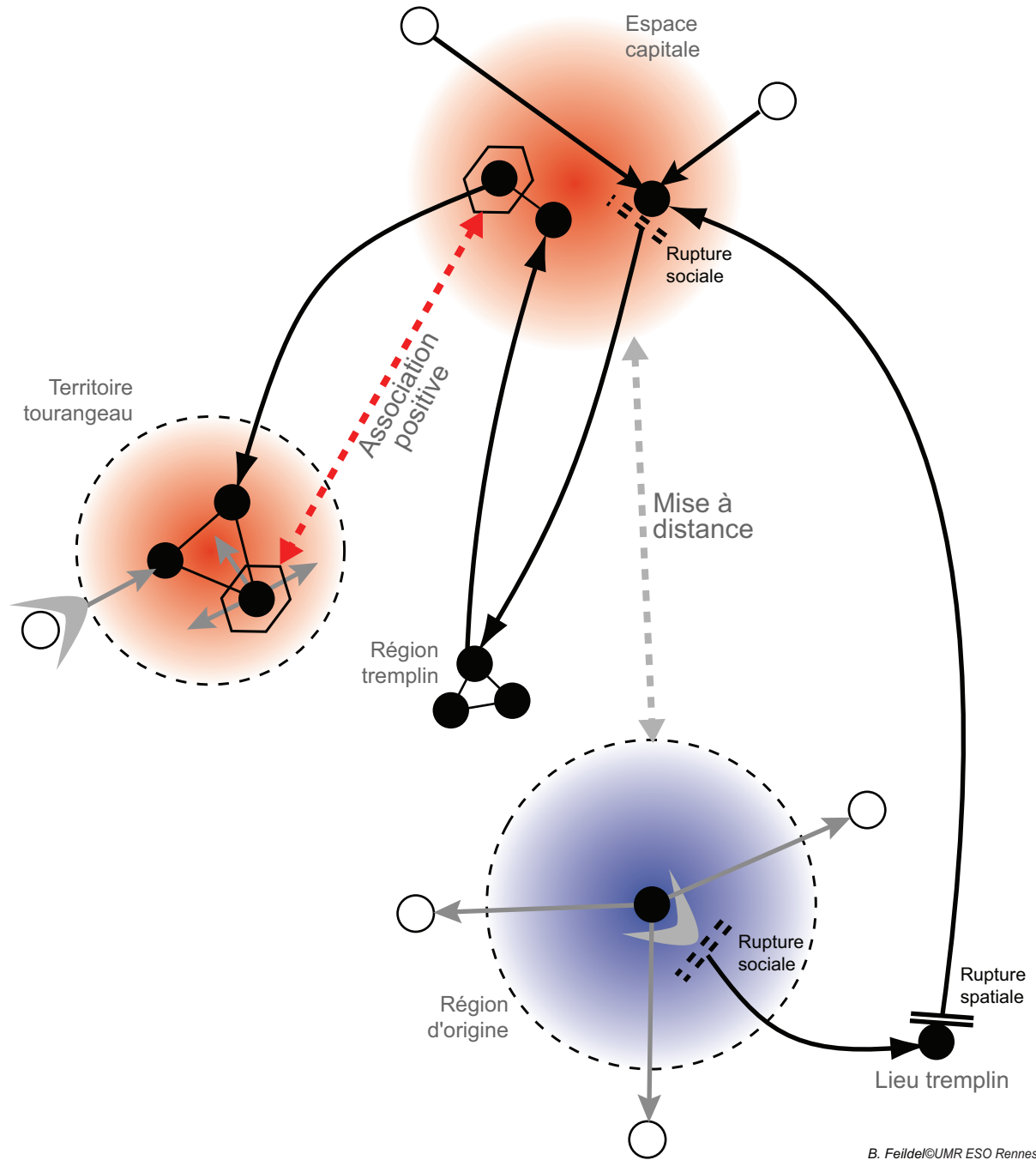


Figure 2 : Schéma de la dimension affective du parcours de vie de N1



B. Feilidel@UMR ESO Rennes

●	Lieu central	●	Polarisation positive	⟷	Mouvement inclusif
○	Lieu périphérique	●	Polarisation négative	⟷	Mouvement exclusif
→	Lien ou adhésion spatiale	←...→	Mise à distance	●→	Mouvement répulsif
⋯	Territoire	←...→	Association positive	●←	Mouvement attractif
⬡	Aire de pratiques	←...→	Association négative		Rupture spatiale
				⋯	Rupture sociale

première instance, rompant avec la linéarité temporelle et la dimension causale du récit (Ricoeur, 1983), la carte s'est avérée être un formidable outil d'approfondissement des relations des habitants à leur environnement spatial. En autorisant le retour rétrospectif sur la trajectoire de vie de l'individu, la répétition compassionnelle et les variations autour des thèmes dominants chers à l'habitant, les cartes ont contribué à faire ressortir les dynamiques affectives qui lient les individus à leurs espaces de vie.

Plus précisément, la carte est intervenue comme une mise en forme à la fois diachronique – appréhendée dans son évolution à travers le temps – et synchronique – relativement aux différents aspects d'un moment de la trajectoire de vie – de l'énoncé. Concrètement, la carte (Figure 1) représentait le parcours de l'individu, en adoptant pour cela une sémiologie volontairement simple, facilement compréhensible par tout un chacun et éminemment liée à la symbolique spatiale : des ronds pour les lieux et des traits pour les liens, que ceux-ci correspondent indifféremment à des lieux ou des liens bien réels et actuels ou à des espaces, des projections davantage imaginaires, fantasmées, voire même rêvées.

Les différentes cartes réalisées à la suite du premier entretien consacré à l'écoute attentive et bienveillante des récits, ont d'abord permis d'appréhender, sous certaines conditions liées aux productions discursives, les logiques spatiales propres aux parcours de vie des individus interrogés. Puis, le Système d'Information Biographique s'est rapidement imposé comme support de réactivation pour approfondir les dimensions existentielles du récit spatial délivré par l'individu. En accord avec l'objectif que se fixait notre recherche : comprendre le processus de subjectivation au cœur de la relation de l'individu à l'espace, autrement dit, pour approcher la dimension affective du rapport aux espaces, il a été demandé à l'individu d'interpréter sa propre carte, de s'auto-analyser à l'occasion d'une épreuve d'« herméneutique cartographique », de dire lui-même le sens attaché aux objets géographiques de sa propre vie et, ce faisant, d'explicitier les différents systèmes de valeurs qu'il mobilise pour qualifier l'espace.

L'analyse couplée du résultat discursif produit à l'issue de la mise en œuvre de ces modalités métho-

dologiques, nous a permis de mettre en lumière l'agencement des liens aux différents espaces de vie ; comment se forme le potentiel d'attractivité ou de répulsion de ces espaces et comment par là même s'instaure et se négocie, dans la relation aux lieux, la dialectique spatiale des placements et des espaces. De ce réseau, travaillé par les dynamiques de l'attachement et du détachement, de l'ancrage et de la rupture, de l'inclusion et de l'exclusion, par ces affects qui produisent le besoin idéal et/ou matériel de se rapprocher de certains espaces ou qui en induisent l'évitement, l'éloignement, nous avons pu finalement donner une représentation schématique (Figure 2).

II- DIMENSIONS ET MÉCANISMES AFFECTIFS

Les dimensions du rapport affectif à l'espace

Les résultats obtenus grâce à cette méthode ont permis de comprendre les logiques constitutives de la relation affective des habitants à leurs espaces de vie. Ce faisant, ils ont permis d'envisager dans quelle mesure cette donnée pouvait être utilement prise en compte dans la conception et l'organisation des espaces.

En creusant de la sorte la relation des habitants à leurs espaces de vie, nous avons pu constater que chaque individu entretient avec l'espace une relation de type affective. Chaque individu entretient un rapport signifiant avec les espaces de sa vie qui ne se fonde pas uniquement sur la dimension utilitaire relative aux opportunités et aux contraintes d'ordre spatial. Ce rapport contribue au dessin global de la spatialité de l'habitant, par le biais notamment d'un mécanisme d'actualisation permanent des modalités historiques du rapport affectif à l'espace. De fait, l'analyse a confirmé la pertinence d'une lecture affective de la relation de l'individu à l'espace, mais elle a également permis de montrer que ce rapport était une dimension explicative de l'agencement spatial des sociétés. L'analyse des discours a notamment permis l'identification d'un certain nombre de mécanismes transversaux impliqués dans cette construction. Parmi ces mécanismes, le processus d'identification à l'espace et sa régulation affective – les affects assurant une régulation permanente entre l'image de soi et la

représentation de l'espace – est ressorti comme un élément central participant dans une large mesure de l'orientation des pratiques spatiales des individus.

L'évaluation des différents critères mentionnés par les habitants pour qualifier leurs espaces de vie a également permis de s'extraire des cas particuliers observés et de mieux comprendre, pour les groupes d'individus interrogés, l'importance relative des différentes dimensions de l'environnement dans la construction du rapport affectif à l'espace. Bien que les différentes cohortes d'individus enquêtés n'aient pas été constituées avec le souci d'une stricte représentativité sociale, nous avons pu néanmoins relever quelques régularités susceptibles dès lors de contribuer à la formulation d'hypothèses plus fines. Par exemple, nous avons pu constater, grâce à l'analyse du processus de qualification des espaces, l'asymétrie des logiques sociale et spatiale dans la construction du rapport affectif, avec la prépondérance des relations interindividuelles sur les caractéristiques strictement matérielles dans le cas des évaluations positives de l'environnement, et inversement dans le cas des évaluations négatives. Plus généralement, ces explorations à visée nomothétique, ont permis de révéler la logique avant tout relationnelle de l'évaluation affective des lieux de vie. La dimension affective du rapport à l'espace est le résultat, propre à chaque situation et à chaque moment, de l'actualisation des multiples rapports et affections passées (Feildel, 2016).

L'émotion et l'agencement spatial des sociétés

L'analyse des récits produits en contexte de transformation spatiale a permis de confirmer quant à elle que la dimension affective était également impliquée dans la conduite des projets. Les affects disposent de cette capacité à mobiliser les acteurs par des mécanismes de partage de l'émotion, aussi bien du côté des riverains concernés par les projets lorsque celles-ci, par exemple, manifestent leur mécontentement, mais aussi chez les porteurs de l'action publique dont l'intervention se révèle également, pour une partie non négligeable, guidée par l'émotion suscitée et associée à l'idée de la transformation de l'espace. En participant de la formation de leurs désirs, de leurs préférences et de leurs croyances, les affects influencent l'action des professionnels de l'urbanisme. Elles amènent ces pro-

fessionnels non seulement à privilégier telle solution plutôt que telle autre, en fonction de critères qui ne sont pas uniquement rationnels, mais elles constituent également une dimension à la base des efforts – notamment dans leurs relations aux citoyens et aux usagers de l'espace – qu'ils déploient pour soutenir les changements qu'ils imaginent.

La dimension affective du rapport à l'espace influe également sur la réception sociale du projet. Selon que les habitants se sentent plus ou moins attachés à leurs différents espaces de vie, nous avons pu constater des sensibilités variées aux modifications de l'environnement ainsi qu'aux conditions de la mise en œuvre du projet. Ces sensibilités qui vont structurer les différentes attitudes face à l'action, entre résistance et coopération, constituent alors une donnée qui peut être utilement prise en compte dans la mise en œuvre du projet (Feildel, 2014).

III- BRICOLAGE ET HERMÉNEUTIQUE COMME PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES

La carte : objet transitionnel

S'il nous a permis de mieux comprendre le rapport affectif à l'espace, d'apporter de nouveaux éléments de connaissance sur la relation qui lie les individus et les groupes sociaux à leurs espaces de vie, le dispositif hybride mis en œuvre dans le cadre de ces recherches a également été l'occasion de tirer un certain nombre d'enseignements sur les plans méthodologique et épistémologique. Au moins aussi importants que les faits et les analyses précédemment rapportés, nous souhaitons donc revenir sur ces résultats à part entière en soulignant les conditions de mise en œuvre de ces enquêtes et la façon particulière dont nous nous sommes servis de ces différents outils pour baliser l'espace d'interprétation des phénomènes observés.

Le premier enseignement tient à l'usage de la carte dans le dispositif d'enquête. Un des avantages que nous avons constaté en utilisant la carte comme support de réactivation était son caractère abstrait, facilement compréhensible bien qu'intrinsèquement insuffisant. La simplicité relative de la carte –

immédiatement reconnue par l'enquêté – a alors été la source et l'origine pour l'enquêté d'un approfondissement des dimensions de son parcours de vie. La confrontation entre la matérialisation symbolique du récit – l'individu faisant confiance au travail d'expression symbolique du cartographe – et le souvenir des éléments de ce récit par l'enquêté, a permis d'embrayer sur une remise en question de l'organisation première du récit; l'enquêté opérant lui-même une déconstruction de la logique de son récit. En ce sens, la carte a constitué une véritable épreuve de réalité.

Face à la représentation de sa trajectoire de vie, et à un protocole d'enquête qui lui demande d'en expliciter le dessin, l'individu se trouve en situation d'opérer une synthèse entre son monde intérieur, celui de ses vécus affectifs, et le monde extérieur, compris dans l'espace cartographié. La carte est à la fois l'individu, et en même temps n'est qu'un modèle simplifié de son expérience existentielle. Le propos de l'herméneutique cartographique n'est pas d'amener alors l'enquêté à corriger les incohérences liées au caractère imprécis et incomplet du récit, mais de lui permettre d'élaborer un nouveau discours sur le rapport qu'il entretient avec sa réalité. L'objet cartographique est un objet « donné-crée » dans ce contexte. « Objet transitionnel » au sens du psychanalyste Donald Winnicott (1971), il n'émane ni totalement de l'enquêteur ni totalement de l'enquêté et à ce compte il permet d'ouvrir sur un « espace potentiel ». La carte représente pour l'enquêté son inscription dans le monde, alors que pourtant celle-ci ne lui est jamais vraiment accessible même par l'imagination. La carte devient un espace de jonction entre la réalité extérieure et la réalité intérieure de la personne. L'effort de réflexivité inhérent à la présentation de la carte va dès lors l'aider à verbaliser la part des désirs et des illusions qui contribuent à la construction qu'il se fait de son monde.

L'herméneutique : nécessité méthodologique

Plus loin, la variation de point de vue que permet la confrontation de l'individu à la représentation cartographique de son propre parcours de vie constitue un outil supplémentaire pour atteindre le sens pour l'individu de son action – y compris dans ses dimensions indicibles, en particulier affectives. L'approfondissement du sens de l'inscription spatiale de l'individu s'effectue à travers

le va-et-vient dialectique entre les différentes parties qui composent la carte, assimilées chacune à une étape significative de la vie de l'individu, et la totalité de son parcours que représente l'ensemble cartographique, mais aussi entre lui-même et la totalité plus grande – la société – dont il n'est qu'une partie. Ce faisant, l'individu opère une herméneutique de son parcours de vie, en interprétant et en expliquant pour lui le sens véritable de son inscription spatiale. Il effectue une recension de son propre discours et accède à la capacité de se regarder de l'extérieur en train de se penser. Dans cette opération herméneutique, la carte joue le rôle de médiateur des signes de culture dans lesquels le soi se forme, elle médiatise le rapport à soi d'un sujet qui ne trouve pas dans la réflexion immédiate le sens de sa propre vie et lui permet d'accéder à la compréhension de soi (Ricœur, 2013).

Cette double visée à la fois interprétative et compréhensive constitue la règle fondamentale de l'herméneutique : la partie n'est compréhensible que par le tout et celui-ci ne doit être compris qu'en fonction des parties. Loin d'être anecdotique, ce choix méthodologique suppose de reconnaître quelques présupposés épistémologiques sur la façon de construire la connaissance dans le champ des sciences sociales. Le plus important d'entre eux, que nous empruntons au sociologue Jean-Claude Passeron (1991, 1995, 1996), tient à l'incommensurabilité des espaces d'argumentation, « l'espace logique du discours assertorique », entre les sciences physiques ou naturelles et les sciences humaines ou sociales. En effet, le système argumentatif d'explication des faits en sciences sociales est un espace d'assertions sémantiquement plus riche et argumentativement moins homogène que l'espace logique formel propre aux sciences expérimentales. « L'argumentation qui fonde la généralité des rapprochements interprétatifs entre des configurations sociales, décrite statistiquement ou non, s'appuie sur des arguments plus nombreux et plus divers que ceux qui peuvent être tirés d'une statistique entièrement homogène en ses conditions de dénombrement et d'inférence » (Passeron, 1995). Pour cette raison, le chercheur en sciences sociales n'a pas d'autre chemin, pour décrire ses opérations cognitives, que de « caractériser dans leurs interdépendances les opérations argumentatives qu'il utilise dans ses démarches d'ob-

servation, comme les raisonnements qu'il construit sur elles, en les argumentant, ses interprétations de l'observable, ses descriptions de "faits" et ses administrations de preuve » (Passeron, 1995).

L'idée que nous défendons à travers la démarche méthodologique fondée sur le principe de l'herméneutique – cartographique notamment – est que l'espace assertorique propre aux sciences sociales peut être mieux balisé par l'enquêté lui-même, grâce à l'exercice d'auto-interprétation et d'auto-compréhension des conditions d'expression de sa logique d'action. Dans ces conditions, nous tendons à nous éloigner de la pensée classique de la rupture épistémologique telle qu'a pu la formuler Gaston Bachelard (1938), selon laquelle il existerait un « obstacle épistémologique » infranchissable entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique, entre le « sens commun » et le savoir scientifique. La connaissance commune n'est pas inconscience de soi, elle peut aussi devenir l'essence de la pensée scientifique pour peu que l'on sache l'écouter. En opérant l'herméneutique de son parcours de vie, l'enquêté participe à caractériser l'« espace mental » dans lequel les opérations cognitives et les assertions empiriques prennent valeur de vérité de son point de vue. L'espace assertorique des sciences sociales, traditionnellement parcouru à tâtons par le chercheur, est désormais sillonné conjointement avec l'enquêté, ce dernier pouvant utilement le guider dans l'exercice d'interprétation du sens de l'action.

CONCLUSION : LES VERTUS DU BRICOLAGE EN SCIENCES SOCIALES

L'exploration méthodologique conduite dans le cadre des recherches sur le rapport affectif à l'espace est également porteuse, selon nous, d'un enseignement plus général sur la démarche d'investigation en sciences sociales. La façon dont s'est construit le dispositif d'enquête hybride, mêlant récit et herméneutique, nous amène à interroger l'apparente évidence de l'articulation causale entre les fins et les moyens dans la construction des dispositifs expérimentaux en sciences sociales. À l'image de la partition entre approches qualitatives et quantitatives, pourtant chère aux

manuels d'enquête, et dont on sait qu'elle rend compte de manière assez peu satisfaisante de la façon dont un raisonnement argumente ses assertions tout au long d'un travail d'enquête (Passeron, 1995), il nous semble également erroné de postuler, dans toute démarche d'enquête, la subordination des fins sur les moyens (Joas, 2001), autrement dit des résultats visés sur les techniques mises en œuvre pour y parvenir.

Tandis que la pertinence du principe de l'hétérogénéité méthodologique, comme « moyen de multiplier les angles d'analyse pour appréhender un même objet par croisement de regards pluriels » (Waechter-Larondo, 2005), est désormais reconnue en sciences sociales, celle du bricolage – et de la créativité qui lui est consubstantielle – comme principe méthodologique nous semble l'être encore insuffisamment. Pour une grande part, la découverte de l'efficacité des récits et des cartes dans leur capacité à nous révéler le versant affectif du rapport à l'espace s'avère rétrospectivement largement tributaire des circonstances, de la contingence des outils et des ressources dont le chercheur dispose à un moment donné pour mener ses investigations. En cela, la notion de « bricolage » apparaît comme un principe méthodologique trop souvent négligé et qui mérite d'être envisagé sérieusement dans sa capacité à produire de la connaissance scientifique.

La caractérisation de ces situations d'enquête, pour lesquelles le chercheur se trouve dépendant des outils « à portée de main », nous semble pouvoir être utilement rapprochée de la notion de « bricolage » telle qu'a pu la mettre en lumière Claude Lévi-Strauss dans son fameux chapitre introductif à *La pensée sauvage* (1962). En effet, il est intéressant, comme le propose Lévi-Strauss, d'approfondir la notion de bricolage, qu'il applique à la pensée mythique (des peuples dits « primitifs ») en opposition à la pensée scientifique, celle des sciences exactes (celles, présentées de façon caricaturales, comme relevant de l'ingénieur) pour envisager le rapport que nous entretenons à la connaissance en sciences sociales. Car dans bien des cas, le chercheur en sciences sociales s'apparente à un bricoleur, « apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées. [...] Il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils,

conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord", c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de construction et de destructions antérieures » (Lévi-Strauss, 1962, p. 27). Le concept de « bricolage » proposé par Lévi-Strauss – qu'il faudrait prolonger par les « arts de faire » et le « braconnage » de De Certeau (1980) – trouve selon nous sa justification méthodologique et sa portée heuristique en sciences sociales dans le fait qu'il autorise et valorise la construction de dispositifs d'enquête composites, en relation étroite avec l'objet étudié, permettant de rendre intelligible avec une plus grande acuité encore la réalité concrète de cet objet. Le bricolage méthodologique assume pleinement la dépendance – plus importante encore dans le champ des sciences sociales (Passeron, 1995) – entre les protocoles d'observation et les descriptions que l'on peut en tirer. La vertu épistémologique du bricolage tient quant à elle dans le fait qu'il ne cherche pas à borner a priori le champ de l'enquête, mais au contraire permet au chercheur de construire l'espace de son argumentation en fonction de son objet, en rendant explicite les rapports aux référents qu'il met en œuvre.

Enfin, il y a plus, comme nous le fait remarquer Lévi-Strauss : « la poésie du bricolage lui vient aussi, et surtout, de ce qu'il ne se borne pas à accomplir ou à exécuter ; il "parle", non seulement avec les choses, mais aussi au moyen des choses : racontant, par les choix qu'il opère entre des possibles limités, le caractère de la vie de son auteur. Sans jamais remplir son projet, le bricoleur y met toujours quelque chose de soi » (1962, p. 32), ce qui à la fois soulève de riches questions pour les sciences sociales et invite, davantage que de coutume, à opérer des rapprochements originaux entre les mondes subjectif et objectif, l'intention et la contingence, l'art et la science, le sensible et l'intelligible.

BIBLIOGRAPHIE

- Bernard J. (2015), « Les voies d'approche des émotions », *Terrains/Théories*, Vol. 2, <http://teth.revues.org/196>
- Bourdieu P. (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, p. 69-72.
- Bourdieu P. (dir.) (1993), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1460 p.
- Cahour B. (2006), « Les affects en situation d'interaction coopérative : proposition méthodologique », *Le travail humain*, Vol. 69, n° 4, pp. 379-400.
- Certeau de M. (1980), *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 416 p.
- Dardel E. (1952), *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS, 199 p.
- Devisme L. (2003), « Urbanisme », dans Lévy J., Lusault M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 962-966.
- EhEA (2008), *Espaces habités et espaces anticipés : qualification de l'espace*, UMR CITERES, Université François Rabelais de Tours, Rapport de recherche ANR, 141 p.
- Feildel B. (2010), *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, École Polytechnique de l'Université de Tours, Tours, Université F. Rabelais, 651 p.
- Feildel B. (2012), « La carte pour approfondir la dynamique des géographies affectives », *Mappemonde*, 2, n° 106, <http://mappemonde.mgm.fr/num34/mois/moi12201.html>
- Feildel B. (2013), « Vers un urbanisme affectif. Pour une prise en compte de la dimension sensible en aménagement et en urbanisme », *Norois*, 2, 227, pp. 55-68.
- Feildel B. (2014), « Participation citoyenne et émotions », in Martouzet D. (dir.), *Ville aimable, Tours*, Presses universitaires François Rabelais, pp. 331-347.
- Feildel B. (2016), « L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, Vol. 2, n° 11, pp. 233-259.
- Frémont A. (1976), *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 288 p.
- Girard M., Laflamme S., Roggero P. (2006), « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, Vol. 1, n° 2, pp. 115-148

- Hoyaux A.-F. (2006), « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours habitants », *L'Espace géographique*, n° 3, pp. 271-285.
- Kaufmann P. (1987), *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Paris, Vrin, 349 p.
- Joas H. (2001), « La créativité de l'agir », in Beaudouin J.-M. et al. (dir.), *Théories de l'action et éducation*, De Boeck Supérieur, pp. 27-43.
- Laflamme S. (1995), *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 191 p.
- Lévi-Strauss C. (1962), *La pensée sauvage*, Plon, 395 p.
- Livet P. (2002), *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses Universitaires de France, 291 p.
- Martouzet D., Bailleul H., Feidel B., Gaignard L. (2010), « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, Vol. 18, n° 2, pp. 158-170
- Morel-Brochet A. (2006), *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris 1, 570 p.
- Passeron J.-C. (1991), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 408 p.
- Passeron J.-C. (1995), « L'espace mental de l'enquête. La transformation de l'information sur le monde des sciences sociales », *Enquête*, n° 1, <http://enquete.revues.org/259>
- Passeron J.-C. (1996), « L'espace mental de l'enquête (II). L'interprétation et les chemins de la preuve », *Enquête*, n° 3, <http://enquete.revues.org/393>
- Ricœur P. (1983), *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, 319 p.
- Ricœur P. (2013), *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 211 p.
- Tuan Y.-F. (1990), *Topophilia : a study of environmental perception, attitudes and values*, New York, Columbia University Press, 260 p.
- Waechter-Larrondo (2005), « Plaidoyer pour le bricolage et l'enracinement des méthodes d'enquête dans le terrain : l'exemple d'une recherche sur le changement dans les services publics locaux », *Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 88, <http://bms.revues.org/797>
- Winnicott D.W. (1975), *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 218 p.